

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Douleurs et passions / *Sideways* d'Alexander Payne

Jancimon Reid

Volume 23, numéro 2, printemps 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/33192ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Reid, J. (2005). Douleurs et passions / *Sideways* d'Alexander Payne. *Ciné-Bulles*, 23(2), 48-49.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Douleurs et passions

JANCIMON REID

Pour Alexander Payne, qui porte décidément bien son nom, la souffrance est un sujet de prédilection : la souffrance de voir sa réputation atteindre des bas-fonds inexplorés dans **Election**, la souffrance de la solitude et de l'ostracisme dans **About Schmidt** et la souffrance de la dépression chronique dans **Sideways**. Visiblement, le cinéma de Payne s'acharne à mettre en scène des hommes abandonnés à eux-mêmes et à leurs propres inconduites, des personnages qui souffrent et qui doivent conjuguer avec leurs chimères, leurs espoirs, leurs pulsions et malheureusement... avec l'implacable réalité. Brillamment mise en scène, la douleur psychologique offre un spectacle divertissant, s'il faut en croire les films du réalisateur américain. Avec **Sideways**, Alexander Payne récidive en illustrant cette fois les contrastes énormes entre deux

êtres aux personnalités et aux vies diamétralement opposées.

À l'instar d'**About Schmidt**, Payne utilise encore une fois les possibilités visuelles du *road movie* pour camper ses personnages et dévoiler les faiblesses des anti-héros qu'il s'amuse à disséquer avec une lucidité impitoyable. Le plat de résistance, cette fois : Miles Raymond (magnifiquement interprété par Paul Giamatti), un professeur d'anglais désabusé qui attend avec impatience le verdict d'un éditeur à qui il a confié son roman. Question de noyer momentanément la déprime qui survit à son divorce, Miles accepte de partir à la dérive sur le chemin des vignobles californiens. Une décision qui fait plaisir à son copain de chambre du collège, Jack Lopate (campé par Thomas Haden Church), qui désire, à quelques jours de la

célébration de son mariage, savourer sa dernière semaine de liberté en sautant (sur) tout ce qui bouge.

L'oisiveté et l'anxiété déconcertantes du personnage principal, qui sont illustrées avec une objectivité froide dès les premières séquences, imposent d'entrée de jeu le ton du film, qui n'a rien en commun avec les comédies classiques dans la plus pure tradition hollywoodienne. Il est d'ailleurs légitime de s'étonner que l'on nous présente **Sideways** comme une comédie alors que l'œuvre présente une structure hautement dramatique à laquelle se greffe parfois l'humour, et non l'inverse. Plus près d'un Woody Allen fauché et bedonnant que d'un Jim Carrey cabotin, Miles Raymond a souvent la réplique fataliste ou moralisatrice, ce qui suscite davantage des rires jaunes que des esclaffes spontanées. Le film s'amorce dans la froideur et rend l'identification difficile pour le spectateur. C'est seulement lorsque surgit l'humanité des personnages que la distance s'amenuise. Si Jack Lopate semble davantage répondre à certains critères de superficialité, le scénario ne tarde pas à corriger cette fausse impression en lui donnant plus tard suffisamment de profondeur pour que le clown acquière une dimension plus auguste. Placé devant l'éventail des ambiguïtés, des contradictions et des souffrances des deux acolytes, le spectateur de **Sideways** finit donc par s'intéresser à deux personnages qui lui inspiraient préalablement une antipathie.

Mais avant de trancher à froid ses personnages et d'exciter leurs souffrances latentes,



Paul Giamatti et Thomas Haden Church dans **Sideways**

Alexander Payne insiste d'abord sur les bienfaits qu'offre leur escapade; un prétexte idéal pour éveiller chez eux les passions les plus vibrantes. C'est pourquoi **Sideways** s'installe rapidement comme un film sur les femmes et surtout... sur le vin. En ce sens, la caméra vive et sensuelle de Payne s'attarde à photographier des grappes de raisins dodus, des vignobles luisant d'opulence et, surtout, le sanctifié breuvage qui endort chez Miles toute la douleur qu'il porte. En ce sens, la passion de ce dernier pour le bon vin distille fort heureusement une partie de sa propension au défaitisme. L'insistance de Payne sur l'univers vinicole permet de comprendre l'importance de l'exaltation que le vin procure à Miles. L'utilisation rafraîchissante d'une séquence de polyvision (plusieurs plans séparés dans le même écran) évoque habilement le sentiment de légèreté que suppose une telle escapade. La musique aux accents *jazzy* participe également à cette démarche artistique fort réussie. Parallèlement aux scènes de dégustations vient se greffer le spectacle de Jack dont l'appétit vorace pour les femmes met définitivement un frein à l'expérience gustative de Miles. Tandis que Jack cède nonchalamment à l'amour pour une sommelière sous les yeux incrédules de son copain, Miles sombre quant à lui dans l'aigre apathie d'un divorcé traînant presque avec complaisance le boulet du condamné. Le film, qui s'annonçait au départ comme une glissade dans l'univers de la légèreté, ne tarde pas à s'imposer comme une ascension dans le monde de la douleur. Tantôt objet de passion, le précieux breuvage ne tarde pas à devenir un refuge pour Miles, au moment où ses démons refont surface. On comprend rapidement à quel point son intérêt pour le vin est proportionnel à la profondeur de sa dépression. Le sort qu'il réserve dans un casse-croûte à une rarissime bouteille de Château Cheval Blanc 1961 en dit long sur le rapport qu'il entretient avec l'alcool et la vie.

Attentif à la vulnérabilité de son personnage, Payne filme quelques-unes des scènes les



Sideways d'Alexander Payne

plus émotives en faisant appel à des effets photographiques subtils et très réussis (par exemple, une mise au point volontairement défaillante afin d'illustrer l'ivresse de Miles lors d'une conversation au téléphone). Cette approche de mise en scène hypersensible contribue à rendre tangible la souffrance du personnage et à susciter l'empathie chez le spectateur. Constant dans son approche visuelle tout en délicatesse, Payne pousse l'exercice jusqu'au bout en imposant une pudeur à sa caméra lors d'une scène remarquable. Lorsque Miles évite enfin la tentation de la couardise et accepte les avances de Maya, les deux avancent en direction de l'appartement de la belle étudiante. Alors qu'ils s'appêtent à traverser la porte, la caméra abandonne ses sujets en effectuant un virage de 180 degrés. Une façon pour Payne de murmurer à l'oreille des spectateurs : « Après toute la souffrance que Miles a endurée, jetons un voile pudique sur une expérience intime qu'il a bien méritée. »

Un peu à la manière d'un métronome, **Sideways** oscille sans arrêt entre le déchaînement des passions et la douleur retenue ou explosive de ses protagonistes. Le personnage de Jack n'échappe pas non plus au bistouri de Payne. Sous l'œil impitoyable de la lentille, Jack révèle sa souffrance d'homme qui anticipe avec angoisse les chaînes du mariage, mais qui redoute encore plus les effets de son

inconduite et de ses cabrioles des derniers jours. Afin de tenir l'audience en laisse au milieu de ces montagnes russes, le cinéaste fait appel à une musique qui se déploie souvent en appuyant à souhait les émotions des personnages, comme le veut une convention implicite à Hollywood qui se dédie entièrement à la manipulation du spectateur. Un enrobage qui a de quoi agacer de temps à autre... Malgré tout, on arrive assez bien à comprendre l'utilité de cet outil narratif qui intervient de façon providentielle lorsque s'impose le défi complexe d'effectuer une transition entre le léger et le grave. Ainsi, jusqu'à la fin, Payne présente en alternance la douleur dépressive de Miles et les quelques instants de ferveur, de plus en plus éteints, qu'il ose s'accorder. Ferveur éteinte jusqu'à ce qu'il cède enfin à l'une des ardeurs les plus dévorantes d'entre toutes... une passion nommée Maya. ■

Sideways

35 mm / coul. / 126 min / 2004 / fict. / États-Unis

Réal. : Alexander Payne
 Scén. : Alexander Payne et Jim Taylor
 Image : Phedon Papamichael
 Mus. : Rolfe Kent
 Mont. : Kevin Tent
 Prod. : Michael London
 Dist. : Vivafilm
 Int. : Paul Giamatti, Thomas Haden Church, Virginia Madsen, Sandra Oh, Marylouise Burke, Jessica Hecht